Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1284

Artikel: Le bourdonnement de la guerre et le silence de Mozart
Autor: Savary, Géraldine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1014968

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le bourdonnement de la guerre et le silence de Mozart

***Sarajevo, ville assiégée a poussé les intellectuels hors du bois. De BHL à Philippe Sollers, en passant par Finkelkraut, tous se sont «positionnés»; jusque dans nos frontières où les publications de l'Age d'Homme continuent de faire des remous. Le cinéma n'a pas échappé au phénomène: les prophéties frénétiques de Kusturica, le récit rhapsodique d'Angelopoulos ont alimenté les polémiques. Jean-Luc Godard a accroché ce morceau d'histoire à son dernier film* For ever Mozart.**

Le film de Godard tente de répondre à une question simple: comment montrer la guerre au cinéma, de la défaite d'Espagne aux deuils de Sarajevo? Comment retrouver le fil entre ces histoires?

Godard s'y était déjà essayé avec *Les Carabiniers*. Les protagonistes étaient engagés, enrôlés, par délit d'ignorance, dans une guerre sans temps ni lieu. Ils allaient se perdre dans une image hors-champ, par l'absence «d'une reconstitution» de la guerre. Dans *Le petit Soldat*, si les déflagrations venant d'Algérie infiltraient le film, celles-ci n'étaient jamais visibles. La critique n'en était que plus forte, ce qui explique que le film fut interdit de projection en France pendant des années.

Si loin, si proche

Dans son dernier film, Godard renoue avec sa filmographie antérieure puisqu'il a l'audace de filmer une guerre si proche, celle qui a déchiré la Yougoslavie, sur les bords du Léman. *For Ever Mozart* est un film sur le lien entre la guerre et sa représentation, son ombre des salles obscures. Le temps de perception y est inscrit en trois motifs bien distincts, «en quatre films qui n'en font pas forcément un, tels les murs d'une maison»: l'aventure d'un petit groupe d'acteurs de théâtre partis jouer Musset dans l'ex-Yougoslavie en guerre, la guerre elle-même qui détruit, sépare et empêche toute représentation et enfin le tournage d'un film nommé le *Boléro fatal*.

Trois jeunes gens quittent donc un ici et maintenant pour aller jouer *On ne badine pas avec l'amour* à Sarajevo. Littéralement embourbés dans cette guerre finissante, ils échouent devant les charniers. Les trois jeunes gens ne rencontrent jamais vraiment la guerre. Abstraite dans sa représentation, elle se réduit à trois chars, un grondement d'avions à réaction et à quelques explosions; concrète cependant quand un des personnages dit «la guerre, c'est simple, c'est faire rentrer un morceau de fer dans un morceau de chair». Quand nous voyons des prisonniers fusillés puis jetés dans un fossé, Godard ne cherche pas à reconstituer les charniers, comme d'autres eurent l'impudeur de le faire mais il les figure de manière littérale: le soldat amène les gens, il les déshabille, il les place devant le trou, il recule, il charge son arme, il tire, ils tombent. Ce qui rend ces scènes néanmoins tragiques et terrifiantes c'est que les figurants – comment les appeler autrement – sont à la fois l'expression de purs hasards individuels, et l'accomplissement absurde de consignes administratives. Ce non-sens dramatise brutalement l'irruption presque hésitante de la guerre dans le récit, telle cette scène où un char émerge de la forêt comme un gros insecte maladroit.

Aux personnages des trois jeunes gens se juxtapose la figure du metteur en scène, exploité quand l'industrie cinématographique lui impose ses contraintes commerciales, exploitant quand il persécute une jeune actrice debout en robe du soir dans le vent froid d'un bord de mer.

Le metteur en scène traverse le film, témoin d'un passé héroïque et des compromissions modernes, préférant la désespérance au désespoir dans la contemplation des œuvres de Goya ou la lecture de Goytisolo.

Godard et Malraux

Les images du film sont magnifiques, gorgées de lumière quand bien même le ciel est gris, telle cette scène où une jeune fille dort dans la neige ou celles tournées au bord de la mer. Godard procède par grands blocs qui se juxtaposent sans obéir au récit et additionnent leur durée. A travers l'apparence d'un récit fragmenté, il établit une relation évidente entre le chaos du monde et l'effort, souvent raté, de mise en forme de ce chaos par l'art. La filiation à Malraux est évidente – l'*Espoir* abandonné dans la neige, les souvenirs de la guerre d'Espagne racontés par le vieil homme – mais le démarcage l'est tout autant parce que Godard se donne l'ingrate tâche d'ouvrir un chemin critique à la représentation du désordre du monde.

Et Mozart dans tout ça? Quand la dernière image disparaît de l'écran, la musique s'élève vraiment, l'on entend encore le murmure des pages de la partition qui se tournent, alors le silence s'installe. *gs*